



**Fany Simon**

*Et je pense  
à toi  
tout bas*

**ROMAN**



Fany Simon

Et je pense à toi  
tout bas

© Fany Simon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4804-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Depuis que je suis loin de toi  
Je suis comme loin de moi  
Et je pense à toi tout bas*

Michel Polnareff – *Lettre à France*

## Saint-Malo, avril 1995

Quand je réponds que je suis hôtesse aux gens qui m'interrogent sur mon travail, il m'arrive de lire de l'admiration ou de l'envie dans leur regard, ce terme étant associé au prestige, aux voyages, à l'exotisme... On imagine tout de suite une grande blonde déambulant avec sa valise dans un aéroport, aux côtés de ses collègues toutes plus élégantes les unes que les autres, derrière un commandant de bord aux larges épaules recouvertes de galons dorés.

Croyez-moi, il n'en est rien ! Certes, je suis (trop) grande et à peu près blonde mais c'est tout ce qui me rapproche de ces clichés. Mes collègues sont, comme moi, des Madame-tout-le-monde à qui il arrive de souffrir d'acné et de cheveux gras. Quant au commandant, c'est un petit homme chauve et replet qui se fiche autant de ses galons que de nous savoir trotinant derrière lui. Non, vraiment, ça n'a rien d'idyllique d'être hôtesse chez Channel Ferries et pourtant j'y débute ma quatrième saison.

— Coucou Emma !

Le ton enjoué de ma collègue me fait lever le nez du planning punaisé sur la porte de la cambuse. Je suis en train de regarder à quel poste je travaille et c'est la cafétaria, ce que je préfère.

— Salut Myriam, tu vas bien ?

— Oui ! Dis-moi, est-ce que tu as vu...

— Les filles ! Pas le temps de bavarder, on est complets sur la traversée ce matin et la météo n'est pas terrible, il faut se préparer...

Le chef de bord a passé la tête par la porte de son bureau pour nous interpellé, interrompant ma collègue et ce qu'elle voulait me dire.

Bon, je dois aller chercher des sacs dans la réserve afin que nous en équipions les fauteuils et les différents espaces passagers. Il y aura des malades, voilà ce à quoi il faut s'attendre. Je soupire en quittant l'étroite coursive pour rejoindre l'avant du navire où se trouvent les coffres dans lesquels on range tout et n'importe quoi, des assiettes en carton aux sacs « mal de mer », en passant par le papier toilette et les pailles.

Je bosse sur un petit ferry rapide qui effectue de courtes traversées depuis Saint-Malo vers les îles anglo-normandes. Il n'a qu'un seul pont réservé aux espaces passagers et tout doit y tenir : les deux salons équipés de fauteuils inclinables ainsi qu'au centre, un espace circulaire composé d'une cafétaria, d'une boutique d'alcools et tabacs, d'une parfumerie et d'un bureau de change,

sans oublier un petit carré réservé aux hôtes, et la cambuse où nous rangeons aussi bien nos affaires personnelles que les stocks de produits vendus en duty-free. Les passagers ne pénètrent pas dans cet espace, ils passent leurs commandes aux comptoirs des différentes boutiques derrière lesquelles nous nous tenons à tour de rôle.

En avançant sur la moquette sombre qui recouvre le sol, je tire machinalement sur ma jupe bleu marine. Je la déteste, celle-ci comme toutes les autres jupes de la terre mais je n'ai pas le choix et dois chaque jour enfiler mon uniforme : chemisier blanc (beaucoup trop transparent !), jupe et veste bleu-marine, sans oublier le foulard rouge savamment noué autour du cou. La plupart de mes collègues hôtes portent des petits talons mais, outre que c'est tout ce qu'il y a de plus inconfortable et instable sur un bateau, je déteste ça encore plus que les jupes et les robes donc je me contente de ballerines. Aucun de mes supérieurs n'a pu me convaincre d'adopter quelque chose de plus haut depuis que je travaille dans la compagnie. Quand on fait ma taille, il n'est pas question de porter quoi que ce soit qui grandisse, au risque de se faire remarquer plus que nécessaire. Et ça, hors de question !

— Salut Emma !

— Salut Pauline, tu vas bien ?

Ma collègue vient d'arriver à bord, pas très en avance, mais elle est accompagnée de trois jeunes femmes que je n'ai jamais vues. Je fronce les sourcils en attendant les présentations.

— Emma, je te présente Tifenn, Juliette et Léa. Elles ont été embauchées pour la saison et commencent aujourd'hui, je leur fais faire le tour.

Je comprends mieux pourquoi j'ai vu des prénoms inconnus sur le planning et pourquoi Pauline est en retard. Nous aurons trois nouvelles sur la traversée... J'espère qu'elles n'ont pas le mal de mer, sinon leur premier jour commencera fort. Je leur souhaite la bienvenue et leur dis qu'on se verra plus tard, avant de reprendre mon chemin vers ces fichus coffres et leurs « sea-sickness bags » que je n'ai toujours pas récupérés alors que les premiers passagers ne tarderont pas à faire leur entrée. Pauline me tire par le bras et s'approche pour chuchoter :

— Tu n'as encore pas vu les nouveaux saisonniers, alors ?

— Non..., enfin si, les trois que tu viens de me présenter. Pourquoi ?

— Il y a aussi des nouveaux matelots et des nouveaux officiers. Et dans l'équipe machine, il y en a un carrément... ouah ! ! Myriam ne t'en a pas parlé ?

Voilà donc ce dont ma collègue voulait m'informer quelques minutes plus tôt avec son ton si excité ? Si ce n'est que ça, je ne regrette pas de n'avoir rien su. C'est chaque année pareil. Au printemps l'équipe se renforce pour la saison et de nouvelles têtes font leur apparition, créant leur lot de petites histoires et

d'amourettes. Des couples se créent pour quelques mois, quelques semaines, voire seulement quelques jours, et les cancans vont bon train sur qui couche avec qui, qui a couché avec qui, qui va coucher avec qui. Oui, c'est comme ça à bord, de mars à octobre, puis on retrouve la monotonie de l'hiver où on se retrouve entre « tricoteuses », comme nous appellent les plus jeunes qui pensent qu'on s'ennuie au point de sortir des aiguilles et de la laine... (Dois-je préciser que je n'ai jamais de ma vie assemblé les moindres brins ?)

Après avoir farfouillé dans les coffres mal rangés et salué une demi-douzaine de collègues, connus ou inconnus, je hèle une des nouvelles hôtesse dont j'ai oublié le nom et lui tends une pile de sacs en expliquant comment les insérer dans les pochettes au dos de chaque fauteuil ainsi que dans les présentoirs disposés un peu partout dans les salons. Nous avons à peine terminé que les premiers passagers arrivent et je montre à Léa, Tifenn ou Juliette (c'est *forcément* une des trois) où nous devons nous poster pour les accueillir.

— Welcome onboard, sir. Bienvenue à bord, mesdames et messieurs.

— Comment sais-tu s'ils sont anglais ou français ? me demande ma jeune collègue, intriguée de me voir changer de langue selon les passagers.

— L'habitude ! On finit par les reconnaître à coup sûr.

Sa moue est dubitative et elle attend que je salue de façon systématique les passagers avant de m'imiter dans la langue pour laquelle j'ai opté.

Une trentaine de minutes plus tard, les fauteuils sont tous pourvus d'une paire de fesses et un brouhaha s'est installé, entre le bruit des moteurs qui ont démarré, les conversations feutrées des passagers et les annonces faites au micro par une hôtesse qui donne différentes informations en français et en anglais, conseillant notamment de limiter les déplacements quand nous serons en haute mer car le bateau risque d'être secoué. Je jette un œil par les hublots et avise la pluie qui s'y écrase en grosses gouttes puis coule comme autant de larmes. On voit à peine le ciel alors que le soleil est déjà levé. Ça n'augure rien de bon pour les prochaines heures... Heureusement, j'ai le pied marin et ne crains pas d'être ballotée comme une coquille de noix.

Je prends ma place à la cafétéria avec Myriam et une autre des Juliette-Tifenn-Léa puis on s'affaire à servir boissons chaudes et petits-déjeuners aux passagers téméraires qui ne redoutent pas le mal de mer. Nous n'avons pas le temps de discuter, enchaînant les services et les encaissements, répondant aux questions, rassurant les anxieux, recommençant le tout encore et encore, dans un ballet bien orchestré vu l'espace réduit dont nous disposons.

Enfin, une bonne heure après le départ et alors que la mer est devenue forte, nous avons un moment de répit et Myriam vient s'accouder au comptoir près de

moi.

— Allez, on souffle quelques minutes avant d'aller ramasser les premières peaux de renards.

— Beurk ! On n'aura qu'à envoyer les nouvelles !

L'une des saisonnières demande de quoi il s'agit et Myriam éclate de rire en lui fournissant des explications détaillées.

— Oh ! Quelle horreur ! Je ne serai jamais capable de nettoyer du vomi, s'exclame-t-elle en blêmissant, nous faisant glousser.

— Privilège des saisonnières, ma belle ! rétorque Myriam, impitoyable.

Puis, se tournant vers moi, elle prend un air de conspiratrice et veut savoir si j'ai vu les nouveaux marins.

— J'en ai aperçu quelques-uns dans le garage pendant l'embarquement mais j'avoue que je n'ai pas fait attention.

— Emma, t'es trop nulle, depuis le temps que je te le répète ! se désole-t-elle. Si j'étais célibataire, crois-moi, je ne ferais pas que regarder le menu. Je dégusterais autant de plats qu'il me serait possible d'en goûter.

Devant ma mine circonspecte, elle demande, comme ma collègue Pauline en début de matinée, si j'ai vu le nouvel officier mécanicien.

— Peut-être, j'en sais rien.

— Ah ah ! s'esclaffe-t-elle. Non, tu ne l'as pas vu ! Sinon, tu le saurais, crois-moi !

J'en doute mais ne réponds rien. Il est hors de question que je sorte avec quelqu'un du travail, ça signifierait aller au-devant de bien des complications inutiles. J'ai été témoin d'assez de psychodrames et je refuse d'être l'objet des prochains cancanes de « radio-ferry », comme on appelle entre nous le phénomène de commérages qui règne à bord.

Pour l'heure, il est temps de se répartir les salons où nous allons passer entre les rangées de fauteuils pour récupérer les plateaux, les déchets ou... les sacs mal de mer. Ensuite, je m'octroierai une pause bien méritée. Je commence à ressentir un furieux besoin de tirer sur une cigarette, comme cela m'arrive (trop) souvent.

Le nettoyage effectué, je préviens ma collègue que je prends une pause, d'un signe de tête et d'un tapotement sur ma montre. Je vais récupérer mon blouson bleu-marine siglé du nom de la compagnie dans la cambuse et file aussi discrètement que possible vers le pont arrière, verrouillé par sécurité quand la mer est mouvementée. Je tape le code et tourne la lourde poignée de la porte métallique qui s'ouvre brutalement, poussée par une rafale de vent. Ouah ! C'est vrai que le temps est mauvais ! pensé-je en refermant avec difficulté, non sans m'être auparavant assurée qu'aucun passager ne m'a suivie. Ça ne risque pas, la



plupart restant assis les yeux fermés sur leur fauteuil, les mains agrippées aux accoudoirs, voire psalmodiant quelques prières, d'après les lèvres que j'ai vu remuer silencieusement, en attendant que cesse le roulis infernal. À moins qu'il ne s'agisse de tangage ? Ça secoue tellement que je serais bien incapable de dire si nous bougeons d'avant en arrière ou d'un côté à l'autre.

Accrochée d'une main au bastingage, j'extirpe mon paquet de Lucky Strike de ma poche puis tâche d'allumer une cigarette malgré le vent. Mission impossible... Dépitée, j'avance prudemment jusqu'à un coin plus abrité mais n'arrive pas davantage à maintenir allumée la flamme de mon Zippo. J'avise alors la petite porte « crew member only », réservée aux membres d'équipage car elle mène à la salle des machines, et décide de l'ouvrir le temps d'y trouver un abri pour allumer cette foutue cigarette qui est en train de prendre l'eau sous la pluie mêlée d'embruns alors que j'ai *désespérément* envie de tirer dessus avant de retourner à mon poste. La mince porte franchie, je descends les premières marches de l'escalier menant à la machine et parviens enfin à allumer ma cigarette. En appui contre la cloison métallique, je ferme les yeux de bien-être et tire les premières taffes. Je dois me dépêcher, j'ai pris plus de temps que nécessaire et je vais devoir retourner à mon comptoir car on distinguera bientôt à l'horizon la mince ligne indiquant que la terre est en vue, ce qui signifie qu'il va falloir fermer boutique, ranger, accompagner les passagers jusqu'aux différentes sorties en leur répétant que nous espérons qu'ils ont passé une agréable traversée.

J'ai le nez en l'air vers le ciel d'un noir d'encre et le pied sur la marche supérieure quand la porte derrière moi s'ouvre, laissant surgir le bruit des moteurs. Je me retourne à demi et manque m'étouffer sur ma cigarette en avisant celui qui monte dans ma direction.

— Em' ? m'interpelle-t-il avec un grand sourire étonné.

*Merde ! Merde de merde !* Et si je remontais à toute vitesse et retournais bosser comme si je ne l'avais ni vu ni entendu ? m'interrogé-je en lorgnant avec envie le pont supérieur. Non, évidemment pas. Quoi que... Non, non et trois fois non !

Je tire une nouvelle bouffée de ma cigarette pour prendre quelques secondes de réflexion mais grimace en me rendant compte qu'elle est terminée et que je tire sur le mégot. J'ai l'air malin, tiens !

Je l'écrase sur la marche du bout de ma ballerine et me penche pour la récupérer entre mes doigts tremblants avant de répondre avec un temps de retard, un sourire forcé plaqué sur mon visage :

— Grégoire..., ça alors... Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'avise sa combinaison de travail blanche, signifiant qu'il fait partie des

officiers, et son casque anti-bruit autour de son cou.

— J'ai été embauché pour la saison, c'est ma première marée.

Voilà donc le fameux nouvel officier « ouah ! » qui a tant émoustillé mes collègues ce matin. Je comprends mieux... C'est vrai qu'il est difficile à ignorer, ce salopard de demi-dieu, pourtant il a toujours cet air affable et flegmatique qui le rend si sympathique. Et *ce* sourire qui me donne des bouffées de chaleur... Oh non, au secours ! N'aurait-il pas pu être atteint d'une calvitie précoce, d'acné et de surpoids ?

Il est arrivé à ma hauteur et il se penche pour me faire une bise que je me force à lui rendre, l'air impassible. Il y a un moment de flottement quand il veut m'en faire une deuxième alors que je recule.

— Je ne savais pas que tu bossais ici, je croyais que tu étais à la Brittany Ferries, m'informe-t-il comme si de rien n'était, ignorant mes joues cramoisies. Ça fait tellement longtemps qu'on ne s'est pas vus...

Je tente de chasser de mes pensées le souvenir de la dernière fois où nous nous sommes vus, lui et moi.

— Je travaille ici depuis trois ans... Bon... excuse-moi mais ma pause est finie et je dois remonter, je bredouille en faisant un geste entendu vers le pont supérieur, pressée de lui tourner le dos.

— Je t'accompagne, je dois vérifier un frigo. On m'a appelé pour me dire qu'il y en avait un en panne.

Myriam ou Pauline ? Je suis sûre que c'est l'idée de l'une ou l'autre de faire appeler le nouveau mécano pour une panne bidon et pouvoir ainsi faire sa connaissance.

Je ne dis rien et le laisse m'accompagner jusqu'à la cafétaria, à pas lents et mesurés à cause du roulis (ou du tangage, je ne sais toujours pas). Il ne manquerait plus que je trébuche devant lui pour que mon embarras soit total. Il essaie de me faire la conversation mais je marmonne sans vraiment répondre et il n'insiste pas. Une fois arrivés, je lui souhaite bon courage et il hausse les épaules avec sa nonchalance coutumière. Je m'attarde une seconde de trop à l'observer.

Lui qui gamin était dégingandé, a maintenant une posture assurée, campé devant moi avec ses yeux noisette qui brillent et ses courtes boucles désordonnées, sans parler de son sourire chaleureux. Le même mais en version plus mature et plus... sexy ? Comment peut-on être sexy dans une infame combinaison de travail ? Merde ! Il n'y a bien que lui pour réussir l'exploit. *Oh je le déteste !*

Je le laisse avec mes collègues le temps de remettre ma veste trempée dans le minuscule vestiaire et de me donner un coup de peigne pour essayer de ressembler à quelque chose après ma pause en pleine tempête. Je grogne en